

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

**BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE
MONTPELLIER**



NOUVELLE SÉRIE
TOME 35
ANNÉE 2004

ISSN 1146-7282

Séance du 1^{er} mars 2004

**Réception de Mlle Madeleine ROUSSEL
Maître de Conférences à l'Université Paul Valéry**

Discours de la récipiendaire :

Eloge de François DELMAS

Avocat honoraire près la Cour de Montpellier

Ancien Bâtonnier de l'Ordre des Avocats

Maire honoraire de Montpellier

Ancien Ministre

En prenant la parole devant cette nombreuse et brillante assistance, je me sens envahie d'un véritable trac – qui me rajeunit; j'ai un peu l'impression de me retrouver devant le jury – non, pas des assises – mais de l'agrégation des Lettres, devant lequel j'ai comparu il y a ... un certain nombre d'années. Si je ne joue pas ici mon avenir professionnel – qui est loin derrière moi – il m'importe de ne pas vous décevoir en rendant hommage à la mémoire de M^e François Delmas ; tâche à la fois facile et difficile : facile, parce que la matière ne manque pas pour faire l'éloge de celui qui fut un grand avocat et, pendant dix-huit ans, le maire de notre cité; mais tâche difficile aussi, parce qu'il faut que le portrait ne soit pas indigne du modèle.

Puisqu'il est d'usage de commencer un discours académique par des remerciements, je tiens à dire ma gratitude, en premier lieu, précisément à M^e Delmas lui-même, qui m'a tirée deux fois de l'anonymat universitaire, en faisant de moi, d'abord, un membre de son équipe municipale, et puis, indirectement, une académicienne, puisque je suis appelée à lui succéder au XIII^e fauteuil de la section des Lettres de l'Académie.

Mais pour cette élection, il fallait un *DEUS EX MACHINA* qui me proposât à vos suffrages ; M. le Bâtonnier Bedel Girou de Buzareingues en a eu l'idée, il en a pris le risque ; il est vrai qu'avec un tel avocat, ma cause était gagnée d'avance, et vous avez bien voulu, Mesdames et Messieurs de l'Académie, accorder vos suffrages à sa candidate. A mon... agent électoral, et à mes électeurs, je dis donc mes remerciements. J'y joins ceux que je dois à M. le Bâtonnier Vérine, qui a permis, et même souhaité, que la séance d'aujourd'hui se tienne ici, à la Maison des Avocats, dans ce cadre où M^e Delmas peut se sentir chez lui.

Je tiens aussi à évoquer avec reconnaissance la mémoire de ceux qui, d'une manière ou d'une autre, ont été pour moi des maîtres. Tant pis pour la laïcité, je commence par le Chanoine Pennavaire, curé de St-Roch pendant trente-sept ans, aumônier militaire et, pendant les douze dernières années de sa longue existence, chapelain particulier de la Rousselière. Ceux qui l'ont connu ne peuvent oublier le rayonnement de ce pasteur, qui aimait se dire "prêtre heureux" et, non pas droit dans ses bottes, mais "bien dans sa soutane".

Ensuite, mon Père, le professeur Louis Roussel, qui m'a enseigné le grec et appris quelques petites choses autour, notamment les vertus de l'anticonformisme et de l'humour. À côté de lui, son collègue et ami, mon "patron" en littérature française, le Doyen Pierre Jourda – qui, du reste, fut membre et de l'Académie, et d'un Conseil Municipal présidé par M^e Delmas – ce qui me ramène au vif de mon sujet.

Afin de le traiter, ce sujet, j'ai eu recours à quelques documents, mais aussi et surtout à des sources vivantes, parents, amis, collaborateurs de M^e Delmas qui se sont laissés très aimablement interviewer, et dont l'aide m'a été précieuse; qu'ils en soient, eux aussi, remerciés.

Enfin, comment ne pas vous dire ma gratitude à vous, Mesdames et Messieurs, qui êtes venus nombreux ce soir, et parfois de loin ? Sans doute, c'est surtout le souvenir de M^e Delmas qui vous a attirés à cette séance – mais je ne me défends pas de penser qu'il y a aussi, dans votre démarche, une part d'amitié à mon égard. J'en suis touchée, et je vous en remercie.

Pour donner un cadre au portrait, je dois commencer par quelques notions biographiques, assorties de quelques dates : j'ai fait mes classes en un temps où la chronologie n'était pas reléguée au rayon des vieilles lunes, ce qui permettait aux bacheliers de cette époque reculée de ne point situer Jeanne d'Arc après la Révolution.

François Delmas, donc, est né à Montpellier le 24 août 1913 ; il était le fils du professeur Paul Delmas, maître éminent de notre Faculté de Médecine, sans doute, mais aussi père, et époux, pour le moins... négligent ; ses parents se séparèrent bientôt après, et c'est sa mère qui assumait la charge de son éducation et de celle de ses frères.

Il me paraît utile de m'attarder un peu sur les origines familiales de François Delmas, sur les influences qu'elles ont pu exercer sur lui, sur les exemples qu'elles lui ont proposés. C'est du côté de l'ascendance maternelle qu'il nous faut regarder, pour y découvrir toute une lignée de gens de bien, parmi lesquels se rencontrent quelques personnages notables – et même inattendus – dont M^e Rigaud m'a fait faire la connaissance. Commençons par ces derniers si vous le voulez bien.

Ainsi, parmi les ancêtres plus ou moins lointains de François Delmas, on trouve un certain Duffroy, originaire d'Arras, ami de Robespierre et, comme lui, conventionnel et régicide. Un peu plus tard, on rencontre, moins redoutable, un saint-simonien, imbu d'abord de la philosophie dite des Lumières, qui se convertit au catholicisme le plus orthodoxe et collabore avec le Père d'Alzon à la fondation de l'ordre des Augustins de l'Assomption. Je note au passage que, hasard, ou petit clin d'œil de la Providence, ce sont des religieux assomptionnistes qui desservent à Montpellier la paroisse de Ste-Thérèse, dont M^e Delmas a été un fidèle assidu, et où ses obsèques ont été célébrées. Enfin, dans cette ascendance maternelle, on trouve aussi un ingénieur du nom de Boyer, qui travailla au viaduc de Garabit et au canal, financièrement et politiquement moins heureux, de Panama. Cet ingénieur distingué est le grand homme de la petite cité de Florac, et c'est dans le tombeau de la famille Boyer que François Delmas a été inhumé.

Globalement, la lignée dont François Delmas est issu par sa mère est une famille où dominant les juristes; ce sont des bourgeois – le terme n'ayant évidemment aucune valeur péjorative, au contraire – des bourgeois, dis-je, peu fortunés, pour qui l'argent d'ailleurs compte peu, et qui font partie d'une élite sociale et surtout intellectuelle; des hommes cultivés, que leur ouverture d'esprit, leur probité, leur honnêteté intellectuelle poussent, au gré de leurs réflexions personnelles, à opter soit pour le catholicisme, jusqu'au sacerdoce, soit pour la religion réformée, sans qu'il y ait, dans ces conversions, dans ces oscillations, le moindre opportunisme; seul y suffit un choix intime, parfaitement respectable.

La mère de François Delmas, elle, était profondément catholique, pourvue d'une solide culture religieuse, qui incluait une connaissance notable du jansénisme : elle en admirait et partageait, sinon toute la doctrine, du moins la rigueur morale. Elle s'est appliquée à fonder l'éducation de ses fils sur une fierté très légitime, une fierté qui n'a rien à voir avec l'orgueil, mais qui donne à un enfant le désir de grandir, et donc de refuser les fautes, les erreurs, les compromissions qui abaissent. A cette école, François Delmas a pu apprendre des notions très strictes de "ce qui se fait" et de "ce qui ne se fait pas". Cette formation morale exigeante, presque rigoriste, n'a nullement altéré les relations de Mme Delmas et de son fils; elle semble avoir plutôt fortifié l'amour filial que François Delmas vouait à sa mère, pour qui il a été jusqu'au bout un fils exemplaire, et dont le décès, en 1963, l'a profondément affecté.

François Delmas fait ses études secondaires à Montpellier, puis il "monte" à Paris, pour y fréquenter la faculté de droit et l'école des Sciences Politiques. Il se trouve au Quartier Latin lors des manifestations du 6 février 1934, dont il est "spectateur engagé" (pour reprendre une expression de Raymond Aron) plutôt que véritable participant. Mais déjà, il prend contact avec la pensée et l'action politiques, et conçoit pour le colonel de La Rocque une admiration qui ne se démentira jamais. On fait volontiers aujourd'hui des "Croix de Feu" des épouvantails plus ou moins fascisants, alors que ce mouvement défendait (je cite l'historien Jean Sévillia) "un programme républicain fondé sur la restauration de l'autorité de l'Etat" et une vision de la société "basée sur la famille et l'association du capital et du travail (qui venait) du catholicisme social". Rien là, me semble-t-il, qui soit pendable.

Revenu à Montpellier, François Delmas prête le serment d'avocat le 30 novembre 1936. Il fait son stage au cabinet du bâtonnier M^e Galy, qu'il considéra toujours comme son "patron", et dont il se disait joliment "fils de cœur". Ses confrères de stage s'appelaient Georges Péquignot, Georges Desmouliez, Léopold Palot, Jacques Fabre de Morlhon... Quant aux bâtonniers qui présidaient aux destinées de l'Ordre dans ces années-là, ils illustraient un œcuménisme de bon aloi : l'un, M^e Etienne Gayraud, était un défenseur du trône et de l'autel, l'autre, M^e Mercier Calveyrac La Tourrette, appartenait à la religion réformée.

En 1939, quand la guerre éclate, François Delmas estime de son devoir de combattre pour son pays, bien qu'il fût réformé. Engagé volontaire, il est incorporé dans un régiment de Castres. Il fait ainsi la triste expérience de la "drôle de guerre", puis des vrais combats sur la Somme et ailleurs, et enfin de l'embarquement à Dunkerque sous le feu de l'ennemi.

Après l'armistice, il revient à Montpellier, décoré de la Croix de Guerre, seule décoration, du reste, qu'il ait jamais acceptée; en effet, il avait, pour les rubans, médailles et plaques, une aversion – qui était peut-être une réaction contre le goût immodéré de son père Paul Delmas pour ce qu'on est convenu d'appeler “les hochets de la vanité”. Il reprend donc son cabinet d'avocat, sans que sa vie professionnelle l'empêche, en 1947, d'entrer en politique comme conseiller municipal de Montpellier.

Mais avant d'aborder les deux branches maîtresses de son activité, je ne peux pas ne pas signaler que M^e Delmas est devenu membre de votre – notre - Compagnie en étant élu, en 1967, au XIII^e fauteuil de la section des Lettres. Il y succédait au professeur Henri Cabrillac; l'hommage qu'il a rendu à ce maître éminent de notre faculté de Droit n'a malheureusement pas été conservé car, selon son habitude, M^e Delmas l'a prononcé en improvisant sur de simples notes : *verba volant*, comme disent les originaux qui savent encore un peu de latin.

Lorsque la politique ingrate lui en a laissé le loisir, il a été un académicien assidu; il a présenté au moins trois communications qui, elles, ont été publiées dans le Bulletin : l'une, en 1989, sur Robespierre; la deuxième, en 1990, sur Jean-Jacques Durand, son lointain prédécesseur à la Mairie, victime de la Terreur; la troisième, enfin, en 1991, sur le Patrimoine naturel. Il présida la Compagnie en 1990, et son célèbre chapeau servait d'urne pour les votes; cette relique, offerte par Mme Françoise Fassio lors de la séance du 6 mai 2002, remplit toujours le même office.

Même s'il s'est agi d'un événement strictement privé, et entouré d'une grande discrétion, notons que M^e Delmas a épousé, en 1978, Mme Suzanne Rigaud, qu'il a eu le malheur de perdre en septembre 1989.

M^e Delmas mène alors une vie de plus en plus retirée, paroissien fidèle de Ste-Thérèse, assidu aux offices tant que ses forces le lui ont permis, renouant avec la pratique exacte de la suprême sagesse – qui est folie pour les païens.

En 1994, précisément à la sortie d'un office, il est victime d'un accident vasculaire qui le plonge dans le coma; il s'en remet pourtant; il peut assister à la cérémonie qui marque sa retraite du Barreau, après cinquante-huit ans de plaidoiries. Mais l'âge s'avance, et François Delmas vieillit doucement, entouré des soins et de l'affection de ses neveux et de ses beaux-enfants. Enfin, il s'éteint, le 3 mars 2002, au terme d'une vie de quatre-vingt sept ans, une vie bien remplie, et généreusement donnée tant à sa profession qu'à la Cité.

Sa profession d'avocat, M^e Delmas l'a exercée pendant cinquante-huit ans, malgré ses autres activités, et elle paraît bien ne l'avoir jamais déçu. En décembre 1994, en réponse aux souhaits que ses confrères lui adressaient lors de son départ à la retraite, il a dit son profond attachement au Barreau et à un métier qu'il a qualifié d'“épatant” : le terme familial est d'autant plus significatif.

M^e Delmas a débuté dans le prétoire, je l'ai dit tout à l'heure, sous le patronage de M^e Galy, dont il gardait fidèlement une photographie sur son bureau. Plus tard, il a eu lui-même des collaborateurs : M^e Thévenet, M^e Philippe Roussel, M^e Rigaud (à qui, soit dit par parenthèse, cette partie de mon exposé doit beaucoup); pour ces jeunes avocats, il était à son tour un vrai “patron”, c'est-à-dire à la fois un guide, un conseiller, un protecteur au besoin, car il les défendait à l'occasion devant

le Conseil de l'Ordre. On pourrait dire (c'est M^e Rigaud qui m'a soufflé la formule) que le "patron" était une sorte d'artisan du droit qui formait des apprentis – et j'ajoute : pour faire d'eux des maîtres.

Dans la grande communauté des avocats, les Anciens, surnommés avec un brin d'ironie et beaucoup de respect, "les Burgraves", ne faisaient certes pas la loi – ils étaient trop libéraux pour cela – mais donnaient un certain ton, avec, chacun, une personnalité bien affirmée. Au fil du temps, M^e Delmas est devenu lui-même un de ces "Burgraves", - disert, spirituel, affichant un aimable scepticisme, vaguement voltairien, même – mais on ne lui a jamais vu le "hideux sourire" honni par Musset. Il n'était pas avare de conseils aux plus jeunes, et ses pairs ont reconnu son rôle éminent au Barreau en faisant de lui leur Bâtonnier en 1976.

M^e Delmas était très attaché aux droits de la défense. Il pensait, non sans raison, que l'institution judiciaire, certes indispensable dans un Etat digne de ce nom, est néanmoins une machine dangereuse, qui peut s'égarer – ou s'emballer; l'avocat est donc un frein, un contrepoids nécessaire, et, à ce titre, il doit pouvoir user d'une totale liberté d'investigation et d'expression.

Non content d'avoir des principes, M^e Delmas les applique avec toute sa compétence, toute sa conscience professionnelle, mais aussi tout son cœur; il ressent une sorte de fraternité avec le client qu'il doit défendre, il se met (virtuellement, bien sûr) à sa place. Peut-être est-ce là une des raisons de l'évidente sympathie qu'il éprouve pour Jean-Jacques Durand, ce maire de Montpellier guillotiné en janvier 1794, à qui il a consacré une communication à l'Académie en 1990; sans doute, il admire, en ce lointain prédécesseur, sa parfaite intégrité, son sens du devoir, mais je le crois particulièrement sensible à l'humanité de cet homme de loi, qui va jusqu'à écrire à ses collaborateurs (je cite, après M^e Delmas) : "vos clients, ce sont vos frères, leurs faiblesses sont aussi les vôtres, écoutez avec indulgence les plaintes qui vous sont confiées".

Aujourd'hui, des lois de plus en plus nombreuses, le droit de plus en plus complexe poussent les avocats à une spécialisation croissante; il n'en allait pas ainsi naguère, et M^e Delmas a défendu toutes sortes de clients, en correctionnelle aussi bien qu'aux assises. Au début de sa carrière, il a traité de nombreuses affaires pénales; plus tard, la mairie lui prenant beaucoup de son temps, il s'est davantage consacré au droit civil - passant les samedis et les dimanches à étudier ses dossiers.

M^e Rigaud a bien voulu me signaler quelques causes notables, comme la défense, en 1943 (retenez la date) de l'épouse – israélite – de Lévi-Strauss – ou, bien plus tard, l'affaire juridico-mondaine de la succession du duc de Castries, dans laquelle le provincial Delmas s'est mesuré, sans déchoir, à M^e Jean-Denis Bredin, membre de l'Académie Française et du Tout-Paris.

Bien des années auparavant, devant les assises où, à l'époque, l'accusé risquait encore sa tête, M^e Delmas a dû défendre un client peu ordinaire : un berger du Larzac, non point doux écologiste avant l'heure, mais auteur d'un triple meurtre; un être solitaire, silencieux, dont son avocat ne tire rien. Mais, par une intuition à la fois professionnelle et sympathique, M^e Delmas DEVINE : à partir de la disposition des corps des trois victimes dans une véritable mise en scène rituelle, il devine que le berger meurtrier a été moins véritablement coupable que victime d'une crise super-

stitieuse, d'un besoin quasi-hallucinatoire de recourir à la sorcellerie. L'argumentation, diminuant la responsabilité de l'accusé, a porté sur le jury : le berger du Larzac a bénéficié de circonstances atténuantes qui lui ont permis de sauver sa tête.

D'autres clients de M^e Delmas ont eu moins de chance, malgré tout le talent et tout le dévouement de leur avocat : ce sont, notamment, après la Libération, des collaborateurs, ou présumés tels. M^e Delmas a dû en accompagner plusieurs devant le peloton d'exécution, et la vision horrible de ces fusillades lui a laissé une inébranlable opposition à la peine de mort – opposition confortée en outre, s'il en était besoin, par la conviction que les suspects, condamnés “à chaud” et exécutés sans appel et sans délai, n'étaient peut-être pas de vrais grands coupables. Selon l'historien Henri Amouroux, outre les exécutions sommaires impossibles à comptabiliser, quelque sept mille peines de mort ont été prononcées après la Libération par des tribunaux spéciaux, dans des conditions qui “ne devaient pas tout à la sérénité de la justice” : aimable litote ! J'ajoute en passant que le simple exercice de sa profession d'avocat a valu à M^e Delmas l'explosion d'une bombe devant sa porte : certains libérateurs ne devaient pas avoir une idée très claire de la liberté...

En 1989, M^e Delmas a présenté à l'Académie une communication sur “Robespierre et la peine de mort” – peine de mort dont l'Incorruptible semble être, si j'ose dire, un spécialiste. Eh ! bien non, pas tant que cela, et même pas du tout, du moins au début de sa carrière; en 1791, nous apprend M^e Delmas, lors du vote sur un code pénal, Robespierre propose l'abolition de la peine capitale, et les massacres de septembre 1792, qui font cinq cents victimes dans les prisons parisiennes, provoquent son indignation. Pourtant, quelques mois plus tard, il vote la mort de Louis XVI, et il en arrive à ériger la Terreur (il emploie lui-même le mot) en mode de gouvernement. Apparente contradiction, que commente ainsi M^e Delmas : “appliquer la peine de mort est un crime quand elle châtie un criminel de droit commun, mais elle devient un devoir quand elle frappe un obstacle sur la voie de la Révolution”; autant dire que les considérations morales disparaissent devant l'idéologie. Des extrapolations modernes seraient faciles : je préfère, ici, m'en abstenir.

Par contre, je tiens à noter que, face à Robespierre, M^e Delmas est et reste avocat : il scrute la personnalité de son client, pèse le pour et le contre, et remarque que l'Incorruptible n'a pas fait mentir son surnom : alors que certains de ses anciens compagnons, reniant leur passé et s'appliquant à le faire oublier, se sont retrouvés comtes ou ducs d'Empire, il est mort, lui, sur l'échafaud - la Révolution, comme Saturne, dévorant ses enfants. Bref, conclut M^e Delmas, “cet homme à idées, s'il fut dangereux, n'est pas méprisable”.

Permettez-moi une touche d'humour pour en finir avec un sujet si grave : M^e Delmas cite un “radio-trottoir” où est posée la question : “pour vous, qui est Robespierre ?” et qui enregistre cette réponse : “Robespierre ? un homme un peu tranchant !”

Il me reste à évoquer l'affaire de "Radio Fil-Bleu", radio libre créée sous l'égide de M^e Delmas par trois de ses jeunes amis, après son échec aux élections municipales de 1977, pour servir sa cause et, si j'ose dire, le remettre en selle. Cette radio libre narguait le monopole de la radio d'État qui régnait alors; l'État engage donc une action au pénal contre ces dangereux perturbateurs de l'ordre public – ce qui crée une situation assez piquante, puisque M^e Delmas, membre, à l'époque, du gouvernement Barre, est ignominieusement traîné en justice par son collègue de l'Intérieur, nommé Bonnet. La défense présentée par M^e Delmas est fondée sur deux arguments : *primo*, il y a bien une loi qui établit le monopole, mais elle ne dit mot de la création éventuelle de radios libres, n'en fait donc pas un délit et, *a fortiori*, ne prévoit pas de sanction; *secundo*, le principe de la liberté d'expression (y compris, pourquoi pas, par la voie des ondes) est inscrit dans la Déclaration Européenne des Droits de l'Homme. Arguments déterminants puisque, malgré d'indéniables pressions de la Chancellerie, la Chambre d'Accusation a délivré un non-lieu, signé du Président Lhubac, qui a donné là un bel exemple d'indépendance de la magistrature. Tel est le dernier dossier important plaidé par M^e Delmas et gagné par lui au nom de la liberté.

Je n'ai pas eu la chance d'entendre M^e Delmas prononcer une plaidoirie, mais des témoins plus heureux ont souvenir de son éloquence – qui se moquait de l'éloquence – où la précision allait de pair avec une certaine causticité, et même une causticité certaine, dont les magistrats ou les confrères faisaient les frais, une éloquence qui recourait avec aisance à une culture littéraire solide, par des citations bien venues, empruntées volontiers aux moralistes du XVII^e siècle. Bien qu'au besoin il eût, comme on dit, un joli brin de plume, Delmas était surtout un orateur, s'exprimant à partir de simples notes. Hors du prétoire, à la Mairie par exemple, il improvisait sans peine des allocutions souvent brillantes, toujours parfaitement adaptées aux circonstances et au public, et qui témoignaient d'une irréprochable maîtrise de la langue : le pointilleux professeur de français que je suis lui donnait chaque fois (*in petto*, bien sûr !) une très bonne note.

Si M^e Delmas n'a jamais cessé d'exercer sa profession d'avocat, il a aussi donné à la politique une part considérable de sa vie.

A la différence de certains hommes publics, François Delmas avait des idées politiques, et même des convictions, auxquelles il n'a jamais renoncé, et qui devaient beaucoup à l'admiration qu'il éprouvait pour le colonel de La Rocque, déjà cité, dont j'ai rappelé tout à l'heure l'essentiel de la doctrine, à quoi l'on peut ajouter une haute idée de la politique, considérée uniquement comme le service désintéressé de la cité.

Ces convictions solides n'entraînaient chez François Delmas aucun sectarisme; au contraire, au delà des clivages politiques, il savait discerner les qualités humaines de ceux qui ne pensaient pas comme lui, et il ne leur ménageait ni estime, ni sympathie, ni même parfois véritable amitié, voire collaboration. Le journaliste Pierre Bosc l'interrogeait, avant les élections municipales de 1977, à propos de la présence, sur sa liste d'union, de candidats dont les options passées n'avaient pas été les siennes, et Delmas de répondre : "Si nous faisons le compte... des gens avec qui nous avons toujours été en parfait accord, nous ne tarderions pas à nous retrouver seuls".

François Delmas a exercé plusieurs mandats électifs; élu conseiller municipal en 1947, du temps de Paul Boulet, il devient, en 1953, premier adjoint du maire Zuccarelli, pour lui succéder dans son fauteuil, qu'il occupe de 1959 à 1977. Il a été également conseiller général, élu du premier canton à partir de 1951; quand le quartier neuf de la Paillade devient le neuvième canton (1973), il s'y présente, y est élu, tandis que son ami et adjoint Robert Noualhac lui succède pour trois ans dans le canton du centre; en 1976, il se représente dans le premier canton, dont il reste le représentant jusqu'en 1982, date à laquelle ce dernier mandat lui échappe, au bénéfice, non d'un adversaire politique, mais d'un ancien collaborateur qui lui devait sa carrière; la psychanalyse explique "le meurtre du père" - la simple morale a quelque peine, elle, à s'en accommoder.

En 1974, Delmas est élu conseiller régional; il est également appelé à siéger à la Commission de réforme des Collectivités locales, dite Commission Guichard, dont les travaux n'ont peut-être pas été à la hauteur des espoirs qu'on fondait sur elle; il est vrai que c'est le sort de beaucoup de commissions. En cette même année 1974, Delmas, jusque-là résolument et réellement indépendant, s'engage dans le soutien à Valéry Giscard d'Estaing, candidat à l'Elysée contre François Mitterrand et Jacques Chaban-Delmas.

Engagement périlleux ? Campagne électorale mal conduite ? Usure du pouvoir ? Toujours est-il qu'en 1977 François Delmas perd la Mairie, que remporte M. Frêche, élu député de l'Hérault quatre ans plus tôt, aux dépens de René Couveinhes. Il faut bien évoquer cette soirée du 20 mars 1977, au cours de laquelle, face à une populace hurlante, Delmas, impavide, annonçait les résultats des bureaux de vote qui, inexorablement, donnaient la majorité à son adversaire, dont il proclama lui-même l'élection. Il quitta ensuite la Mairie qu'il avait construite et qui avait été sa maison pendant les six ans de son dernier mandat, entouré de quelques amis qui tâchaient de lui épargner le contact de la foule déchaînée. La foule est généralement bête; quand elle piétine un vaincu, elle est hideuse.

Delmas, privé de la Mairie, mais plus combatif que jamais, se lance à la conquête du Palais-Bourbon et, "par un juste retour des choses d'ici-bas", ravit à M. Frêche son siège de député. Très vite, il est appelé à faire partie du gouvernement Barre, en qualité de sous-secrétaire d'Etat à l'Environnement et au Tourisme; il laissait la députation à son suppléant, Robert-Félix Fabre, maire de Pérols. Il me souvient, allant à Paris, m'être trouvée dans le même avion que mon ancien Maire; cette rencontre m'a valu, à l'arrivée à Roissy, de monter dans une voiture ministérielle pour la première et certainement la dernière fois de ma vie; je ne sais si elle portait une cocarde sur sa portière, mais elle comportait un téléphone, chose encore rare à l'époque, et qui, paraît-il, faisait la joie des petits-enfants de Mme Delmas.

Quelques années plus tôt, François Delmas avait pris un autre engagement : en faveur de l'Algérie Française, celui-là. En 1977, il dit encore à Pierre Bosc que cette prise de position, qui n'était pas sans risques, est une de celles dont il était le plus fier. Son attachement à l'Algérie Française, il l'a particulièrement manifesté quand le sort mauvais a jeté, dans une métropole peu accueillante, pieds-noirs et musulmans fidèles fuyant les massacres auxquels un "cessez-le-feu" illusoire était loin d'avoir mis fin. Par un geste significatif, il a annulé les festivités municipales du

14 juillet 1962, les jugeant à bon droit indécentes à l'heure où la France, pourtant victorieuse sur le terrain, était amputée d'une province, tandis que des centaines de milliers de nos compatriotes devaient s'exiler d'un pays que leurs pères avaient défriché et mis en valeur, en abandonnant leurs biens, leurs maisons et leurs cimetières.

Comme les vrais grands patrons, François Delmas ne prétendait pas tout exécuter lui-même; au contraire – sans se désintéresser jamais de rien – il savait faire confiance aux autres; c'est pourquoi, à la Mairie, le moindre conseiller recevait de lui une délégation. Moi-même, arrivant au Conseil forte d'une totale inexpérience municipale, je pensais n'y faire que de la figuration, à peine intelligente – mais le Maire ne l'entendait pas de cette oreille, et il m'a mis sur les bras son enfant chéri, le Secteur Sauvegardé, le cœur ancien de la ville; ce qui m'a amenée à apprendre bien des choses dans un domaine étranger à mon terrain de chasse habituel : je lui en garde une particulière gratitude.

Présidant une séance du Conseil municipal, ou tout autre réunion de travail, Delmas laissait libéralement s'exprimer toutes les opinions puis, *in fine*, savait clarifier, synthétiser, conclure et parfois, quand il le fallait, trancher, mais toujours avec une parfaite courtoisie.

Le principe qui guidait l'action du maire Delmas est bien résumé par le slogan qu'une flamme postale imprimait sur nos enveloppes : "Montpellier, fier de son passé, se tourne vers l'avenir". Le passé de notre ville est inscrit dans son centre historique et Delmas, vrai piéton de Montpellier, n'aimait rien tant que marcher dans les quartiers anciens dont il connaissait chaque maison – j'allais dire : chaque pierre. Mais ce passé prestigieux ne devait pas faire obstacle à une nécessaire modernité. Exemple : la Mairie est restée longtemps logée dans les vénérables pierres de l'hôtel de Murles, place de la Canourgue; or, au fil des ans, ce noble cadre était devenu trop étroit; des services municipaux avaient dû émigrer dans des locaux annexes, pour la plus grande incommodité des fonctionnaires et des usagers; une nouvelle mairie s'imposait donc, et une mairie construite à la fin du vingtième siècle devait être de son temps, audacieusement moderne, telle que l'ont conçue les architectes montpelliérains Jaulmes et Deshons. En outre, le choix de son emplacement, avec, aussi, la construction du Polygone, amorçait l'extension de la ville vers le sud, extension qui s'est amplifiée depuis, ô combien ! L'ensemble des services municipaux s'est transporté dans le nouvel édifice en juin 1971, mais la vraie salle du Conseil n'a été inaugurée que dans une seconde tranche de travaux, en 1976; notre première séance a été fort gaie, non pas à cause des dossiers que nous examinions, mais parce que nos micros individuels, pas encore tout à fait au point, ont introduit quelque joyeuse fantaisie dans nos débats.

Si je prétendais dresser un bilan exhaustif de l'œuvre accomplie par M^e Delmas dans notre ville, je dépasserais dangereusement le temps de parole qui m'est accordé : je ne peux en donner qu'un échantillonnage sommaire, qui suffira pourtant, j'espère, à en rappeler l'importance et à souligner le souci permanent qui l'inspirait : satisfaire, dans la mesure du possible, les besoins de nos concitoyens, qui bénéficient encore aujourd'hui de beaucoup de ces réalisations. Ainsi :

Il fallait procurer un toit à ceux qui en étaient dépourvus, notamment aux quelque vingt mille pieds-noirs attirés dans nos murs par le climat et le bon accueil qui, ici, leur était réservé; c'est la raison pour laquelle sont sorties de terre plusieurs cités HLM – Paul-Valéry, par exemple – et surtout la vaste ZUP de la Paillade; si sa population a bien changé depuis, M^e Delmas n'y est pour rien...

Il fallait assister les plus démunis, et le Bureau d'Aide Sociale, confié à Robert Noualhac, a mené une action aussi efficace que discrète avec, pourtant, des réalisations bien visibles, comme les résidences-foyers du troisième âge. Elles se sont, depuis, multipliées, mais la première en date, Campériols, dans les années soixante, a fait figure de pionnière; dans le centre, la résidence Montpelliéret, installée dans les vieux murs restaurés du couvent de la Miséricorde, est une réussite à la fois sociale et architecturale, qui correspondait en outre à une préoccupation constante : rendre le cœur de la ville à ses habitants.

Il fallait en effet préserver, restaurer, ré-animer le centre historique, et ç'a été toute la politique de ce qui deviendra le Secteur Sauvegardé, menée par la Ville avec le concours des propriétaires et des commerçants, conformément au Rapport établi en 1969 par Marc Saltet, architecte en chef des Bâtiments civils et Palais nationaux.

La Ville a créé la première rue piétonnière : la rue de l'Ancien- Courrier, où de pimpantes boutiques ont peu à peu remplacé les mornes remises; bien d'autres rues ont suivi cet exemple. La Ville a rénové tout un chapelet de places : plan du Palais, la Canourgue, Chabaneau, les abords de Ste-Anne, de St-Roch, de N.-D. des Tables, la Chapelle-Neuve... Elle a restauré des immeubles anciens qui lui appartenaient, comme l'ancien Lycée de garçons, sur le boulevard Sarraill, débarrassé de constructions parasites, et devenu quai d'embarquement pour Cythère, puisque pendant des années y ont été célébrés des mariages, qu'il faut espérer heureux; autre exemple : la superbe salle gothique, dédiée à Pétrarque; peut-être était-ce un ancien entrepôt, mais nos aïeux construisaient leurs locaux utilitaires comme des églises; aujourd'hui, hélas, c'est souvent l'inverse...

Rendre la ville à ses habitants, c'était la débarrasser des voitures en les empêchant, non de circuler, mais de stationner de façon anarchique; aussi fut adoptée la politique des parcs souterrains : Arc de Triomphe, Préfecture, Comédie... Enormes chantiers, qui entraînèrent des réaménagements de surface – complétés par le creusement du tunnel de la Comédie. L'ensemble a permis de créer, autour de nos chères Trois Grâces et de l'Œuf, pieusement reconstitué dans le dallage de la place, un grand espace piétonnier, tandis que l'Esplanade, jusque là encombrée de véhicules, était rendue à sa destination d'espace vert et de promenade.

Un autre parc de stationnement a été construit au-dessus des halles Laissac, elles-mêmes revues et améliorées. Traité parfois de "verrue", ce parc n'est pas dépourvu d'avantages : il est à l'air libre, il offre, de son niveau supérieur, une vue panoramique sur l'Ecusson et la tour de la Babote; enfin, contrairement à un autre, de construction plus récente, il n'est pas inondable.

Ces parcs, souterrains ou non, après trente ans d'exploitation par les sociétés qui les construisaient à leur compte, devaient revenir à la Ville; pour certains, l'échéance est arrivée il y a peu : l'héritage n'est pas mince.

Certes, il est nécessaire de construire et donc, hélas, de bétonner, mais il faut aussi que les Montpelliérains respirent; sans parler beaucoup d'écologie, M^e Delmas en faisait, avant même d'être ministre de l'Environnement. Aussi, partout où un peu d'espace le permettait, ont été placés ce que nous avons appelé des "points de fraîcheur" : ici une fontaine (parvis des Dominicains, place St-Côme, place St-Ravy...), là quelques arbres ou arbustes, ou au moins quelques pieds carrés de gazon. Mais si vous souhaitez une vraie grande bouffée d'air pur, Mesdames et Messieurs, je vous propose une promenade au parc Henri-de-Lunaret, où le zoo a été créé par un adjoint de M^e Delmas, mon ancien collègue et néanmoins ami le professeur Doumenge; la première naissance enregistrée au zoo fut celle d'un bébé zèbre, que la *vox populi* dénomma sur-le-champ François : inutile de préciser qui était le parrain.

A côté du zoo fut construit le palais des Sports, que M^e Delmas n'eut pas le temps d'inaugurer, ainsi qu'une patinoire, la première dans notre ville; sans doute, elle n'était pas olympique, mais aussi, par là-même, était-elle moins coûteuse qu'une autre.

Cette remarque m'est l'occasion de parler d'un principe auquel M^e Delmas était obstinément fidèle : épargner au maximum les deniers de ses concitoyens en évitant les dépenses superflues et de simple prestige. Ainsi, quand un quidam se plaignit qu'il n'y eût pas de piscine municipale dans notre ville, le Maire répliqua : "Une piscine, à Montpellier ? Quand tout le monde va se baigner à Palavas !"

Il était fort peu enclin à puiser dans les finances de la Ville au profit d'associations sportives, ou culturelles (ou soi-disant telles...), alors que les subventions ainsi distribuées sont souvent, pour un élu, chacun le sait, le moyen de se gagner des électeurs. Un jour, un conseiller lui reprocha d'économiser des bouts de chandelles, et Delmas de répliquer, sur un ton plaisamment sentencieux : "C'est avec des bouts de chandelles patiemment économisés qu'on peut, un jour, s'offrir une belle illumination". Le résultat est que, en 1977, lorsque Delmas perdit la Mairie, il laissait la Ville exempte de tout endettement : ce que M. Frêche a fort honnêtement reconnu, lors d'une récente séance du Conseil Municipal (22 décembre 2003).

Mais pour économiser ses ressources, encore faut-il en avoir. Pour créer des richesses dans sa ville, M^e Delmas a été le premier artisan de l'expansion économique et industrielle de Montpellier, en y attirant des entreprises non polluantes et qui pouvaient avoir des relations fructueuses avec nos universités. En 1965, c'est l'arrivée d'IBM, dont la venue fut méritoirement acquise : en effet, la grande firme hésitait, pour son implantation en France, entre Montpellier et Bordeaux, dont le maire était Jacques Chaban-Delmas, par ailleurs, à l'époque, Premier ministre : redoutable concurrent ! Mais la pugnacité des négociateurs montpelliérains a fait pencher la balance du bon côté – le nôtre.

Je citerai également Clin-Midy, qui construisit sur la "ZOLAD" des laboratoires inaugurés en 1973; trente ans après, Clin-Midy est devenu Sanofi-Synthélabo, et la "ZOLAD" s'est développée pour devenir le vaste parc Euromédecine; l'enfant a bien grandi, tant mieux, mais n'oublions pas qu'il a fait ses premiers pas sous les auspices de la municipalité Delmas, grâce notamment aux efforts d'Antonin Rigaud.

Il est bien juste que le "ruban bleu de l'expansion" ait été attribué à Montpellier, François Delmas *regnante*, sans préjudice du prix "de la qualité de la vie" qui lui a été également décerné.

Par ses fonctions de maire de Montpellier, François Delmas était aussi de droit président de la Commission Administrative du Centre Hospitalier Régional, et c'est sous son impulsion qu'a été entreprise la lourde tâche de rajeunir, d'humaniser, de renouveler nos hôpitaux : projets et plans à établir, crédits à obtenir... Le professeur Daniel Grasset s'est trouvé là une mission qui n'avait rien d'une sinécure...

J'ajoute pour mémoire que cette expansion, dont je pourrais multiplier les exemples, s'est réalisée dans le cadre du District, réunissant treize communes pour un développement concerté qui, en dix ans, avait permis de créer quelque six mille emplois.

Soucieux de la prospérité de sa ville, Delmas ne l'était pas moins de son rayonnement; contrairement à ce qu'on a parfois prétendu, la vie intellectuelle et artistique de Montpellier lui tenait à cœur, comme en témoignent les "Programmes culturels" créés par son adjoint aux Beaux-Arts, Georges Desmouliez, programmes qui offraient à un large public, pour un prix très modéré, concerts classiques et représentations théâtrales d'une haute tenue.

Delmas a également cultivé les relations extérieures. Il a ouvert Montpellier à de très nombreux congrès et colloques, nationaux et internationaux; il a favorisé le jumelage de notre cité avec des villes étrangères, dont les affinités avec la nôtre sont manifestes; c'est le cas de Heidelberg, célèbre par sa vénérable université (fondée en 1386) et aussi par ses vins généreux, que symbolise "das grosse Fass", le foudre géant qui contient, paraît-il, cent- quarante hectolitres; le jumelage Montpellier-Heidelberg a été l'œuvre, notamment, du Dr Estor et de l'infatigable Kurt Brenner, mais je voudrais évoquer aussi la mémoire du Comte du Moulin-Eckart, que sa nationalité allemande n'empêchait pas d'être aussi "vieille France" que son nom.

Autre ville jumelle : Barcelone, bien sûr, à laquelle Montpellier est liée par le souvenir de ses rois d'Aragon, et surtout de Jacques le Conquérant, fils de Marie de Montpellier, né dans notre ville en 1206; le septième centenaire de sa mort, en 1976, a été marqué par une visite de notre municipalité à Barcelone, au cours de laquelle mon vieux camarade et regretté collègue, Guy Romestan, a prononcé une conférence magistrale.

J'en arrive à notre jumelle la plus lointaine, Louisville, quelque part sur les bords de l'Ohio, ville universitaire elle aussi, qui décerna à M^e Delmas le diplôme de Docteur *Honoris Causa*. A Louisville a été offerte la statue de Louis XVI qu'un sort contraire n'a pas laissée longtemps sur la place dédiée aujourd'hui à Aristide Briand (place Louis-XVI de 1829 à 1831) et qui a été reléguée ensuite dans divers purgatoires. Elle a trouvé une place tout indiquée dans la cité du Nouveau Monde, fondée en 1780 sous le règne du malheureux roi à qui elle doit son nom. Jean Dutourd, dans son livre quelque peu iconoclaste *Le Feld-Marschal von Bonaparte*, déplore qu'il n'existe pas de monument à Louis XVI aux Etats-Unis, "rien, dit-il, qui

le rappelle aux citoyens de cette république qu'il a aidée à naître". Grâce au don fait par M^e Delmas au nom de Montpellier, la mémoire du roi martyr est conservée au moins à Louisville, Kentucky. Il faudra que j'en informe Jean Dutourd...

Mesdames et Messieurs, si sommaire et incomplet que soit le survol que j'ai essayé d'en faire, il vous aura, j'espère, remis en mémoire l'œuvre considérable accomplie par M^e Delmas pendant les dix-huit années où il fut maire de notre ville. On peut dire sans hyperbole qu'il a fait entrer Montpellier dans une nouvelle période de son histoire, en transformant une ville de province encore modeste en une cité en plein essor, dynamique, entreprenante, indiscutable métropole de la région.

Mais en terminant je voudrais ajouter que si ce grand avocat a été un grand bâtisseur, unissant larges vues d'avenir et solide bon sens, il a mis, dans son travail municipal comme dans son travail professionnel, tout son cœur. Il s'était donné corps et âme à sa ville, et son échec électoral de 1977 a été, bien plus qu'une atteinte à son amour-propre, une blessure profonde – celle que ressent la victime d'une rupture, d'un abandon, d'une ingratitude. La revanche prise l'année suivante, et même sa promotion ministérielle n'ont été que des compensations – non des consolations. Et quand on le rencontrait, Delmas était heureux qu'on l'appelât "Monsieur le Maire" plutôt que "Monsieur le Ministre". Avant ces fatales élections de 1977, un de ses collaborateurs le décrit ainsi à Pierre Bosc : "Il est profondément bon et désintéressé; il a une passion dévorante pour sa ville; il l'a édifiée, aménagée, patiemment, pièce par pièce, comme un artisan construit sa maison : avec amour".

Aussi devons-nous non seulement beaucoup d'admiration, mais encore une affectueuse gratitude à ce grand honnête homme, à cet homme de bien, à cet homme de cœur que fut Maître François Delmas.

Réponse du Bâtonnier BEDEL de BUZAREINGUES

Madame

Selon l'usage et une tradition qui n'est pas celle de l'Académie Française, l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier m'a confié la tâche de répondre à votre discours de réception et à l'éloge que vous venez de prononcer de votre prédécesseur au XIII^e fauteuil.

C'est pour moi un honneur mais aussi une grande satisfaction car, d'une part, il me plait de faire état de vos mérites qui sont grands et d'autre part, vous avez magnifiquement évoqué la belle figure de notre collègue, confrère et ami François Delmas et vous avez choisi et accepté de le faire en cette maison des avocats de Montpellier où souffle l'esprit de la défense libre auquel comme avocat, comme citoyen et comme humaniste il était viscéralement attaché.

La présence sur ce podium du Bâtonnier Frédéric Verine, Bâtonnier en exercice de l'Ordre des Avocats de Montpellier qui veut bien nous accueillir comme l'avait fait une première fois le 31 mai 1999 son prédécesseur, le Bâtonnier Charles-Henri Coste lorsque j'ai prononcé mon discours de réception et que j'ai fait l'éloge du Bâtonnier Marcel Blisson, est le signe du bien fondé de votre choix.

Demain l'éloge que vous avez fait de François Delmas figurera non seulement dans les archives de l'Académie mais aussi dans celles de notre Ordre.

Comment pourrait-il en être autrement alors que l'histoire de l'Ordre des Avocats de Montpellier s'est souvent confondue avec l'histoire de notre Académie depuis sa refondation en 1846, 33 Avocats dont dix-huit bâtonniers ayant siégé en son sein et souvent à la Présidence.

Parmi eux, Etienne Daudé de Lavalette, Charles Bédarride, Eugène Lisbonne, Victor de Bonald, Louis Guibal, Benjamin Milhaud, Gaston Chamayou, Gaston Mercier Calvayrac La Tourette, Maurice Chauvet, Vincent Badie, Jean Guibal, Marcel Blisson, Jacques Lafont dont l'épouse qui le représente puisqu'il ne peut actuellement se déplacer est au premier rang de cette assemblée.

Parmi eux, François Delmas dont la communication académique la plus marquante fut, le 26 février 1990, consacrée à Jean-Jacques Louis Durand, avocat, premier maire élu de Montpellier le 25 janvier 1790 et cependant condamné à mort par le Tribunal Révolutionnaire le 12 janvier 1794 et exécuté le même jour, Place de la Révolution, aujourd'hui Place de la Concorde, la veille même de la chute de Robespierre.

Son très beau portrait se trouvant pieusement conservé Salle du Conseil de la Royale et Dévote Confrérie des Pénitents Bleus dont il était le grand prévôt a été exposé en octobre 2002 par l'Ordre des Avocats à la salle du Théâtre de Montpellier lors de l'exposition consacrée à l'Histoire de la Profession d'Avocat et voulue par le Bâtonnier Jacques Martin.

Je n'ajouterai rien à l'éloge de François Delmas qui est allé droit au cœur de votre auditoire sinon pour dire ce que j'ai déjà dit tant au siège de l'Académie que dans le cadre du barreau de Montpellier, que j'ai été le témoin proche et direct de la vie de cet homme de bien pendant un demi-siècle et que je souscris pleinement à vos propos.

Je peux dire de lui ce que Timon de Philionte disait de son maître Pyrrhon : *"Je l'ai vu simple et sans marque, affranchi de ces inquiétudes avouées ou secrètes dont la vaine multitude des hommes se laisse accabler"*.

Alors qu'en 1945, j'étais encore étudiant en droit et que j'avais été chargé par la famille d'un homme égaré dans la Milice de remercier son avocat d'avoir assuré sa défense devant la Cour Martiale et de l'avoir ensuite accompagné devant le peloton d'exécution où volontairement il avait pris la place d'un autre qui n'avait pas vingt ans, François Delmas refusa tout honoraire : *"Pour un avocat, l'honneur vaut plus que l'argent, me dit-il"*.

Plus tard, lorsque nous débattions ensemble dans la Salle des Pas Perdus du Palais de Justice de la peine de mort, bien avant qu'elle ne soit abolie en France par l'article 10 de la loi du 9 octobre 1981 dont Robert Badinter est le père, il me disait : *"Quand on a vu fusiller des hommes qui la plupart du temps ne le méritaient pas, on ne peut être pour la peine de mort."*

Bien plus tard, le 1^{er} décembre 1986, pour le cinquantième anniversaire de sa prestation de serment où il avait souhaité la présence de deux personnalités extérieures au Palais (je le cite) : *"celle du Président du Conseil Régional où je suis dans la majorité"* et *"celle du Président du Conseil Général où je suis dans l'opposition"*, il répondait à l'hommage que je lui rendais en ma qualité de bâtonnier en exercice :

"J'adore mon métier et pendant 50 ans il m'a comblé. Je lui ai parfois été infidèle et j'y suis toujours revenu lorsque la vie m'a donné rudement quelques leçons... en 1940 assez meurtri après ces singulières vacances qui se sont si mal terminées, en 1977 alors que cette si belle ville que j'aimais, que j'aime toujours me fut infidèle..."

"Cher, cher métier, si rude, si exigeant... C'est un métier terrible car il nous fait vivre dans l'angoisse..."

et il terminait son discours sur cet acte de foi et d'amour : *"Le plus beau métier du monde"*.

Ces quelques citations le définissent pleinement en tant qu'avocat, en tant qu'homme, tantôt sérieux tantôt plein d'humour, en tant que citoyen.

Sa devise d'avocat était celle d'Albert Naud : *"LES DÉFENDRE TOUS"*.

Récemment encore, notre illustre et distingué confrère, Jean-Denis BREDIN, de l'Académie Française à côté de qui je me trouvais le 4 juillet 2003 sur le podium du grand amphithéâtre de la Sorbonne pour le 100^e anniversaire de la Conférence des Bâtonniers de France et d'Outre-Mer me rappelait qu'il avait eu le grand honneur de plaider avec lui pour l'Académie Française devant la Cour de Montpellier dans l'affaire du Château de Castries.

Et il ajoutait devant des témoins éminents : *"Quel orateur !"*

Cicéron aurait pu dire de lui ce qu'il disait de Carneade : *"Jamais il ne soutint une thèse sans vouloir la faire triompher"*, ce qui est le propre ou devrait l'être d'un avocat.

Il aurait pu répondre à ceux qui, après un vibrant plaidoyer demandaient son nom *"Je m'appelle la Défense"*.

Mais je ne suis pas chargé aujourd'hui de refaire l'éloge de François Delmas ; j'aurais tant à dire sur cet homme, son parcours, ses idées, sa culture, son éloquence, sur l'élève à Sciences Po d'André Siegfried et de Daniel Halévy, sur l'homme de droite humaniste et libéral, sur l'accueil inoubliable qu'il fit en 1962 à 20 000 pieds noirs et harkis chassés d'Algérie, sur son patriotisme, sa fidélité au colonel de La Roque, sur son amour de l'histoire, celle écrite notamment par Bainville et Gaxotte mais aussi par Thiers et Michelet, sur ses écrivains préférés Villon, Stendhal et Balzac, sur sa foi retrouvée *"sur le chemin de Damas"* après bien des épreuves qui l'avaient marqué.

Vous l'avez fait et bien fait, contrairement à Paul Valéry qui, à l'Académie Française, réussit à ne pas prononcer le nom d'Anatole France son prédécesseur tout en invoquant la personne de celui-ci.

Venons-en à vous que nous accueillons en cette Académie, peut-être parce que vous étiez la mieux à même dans notre Cité de parler de François Delmas dont vous avez été une proche collaboratrice mais aussi et surtout parce que vous êtes une personne distinguée et cultivée dont les travaux font autorité à l'Université Paul Valéry et au-delà.

Vous avez de qui tenir et on comprend aisément que vous ayez en premier lieu dédié votre thèse de 3^e cycle à

je cite : *"le Professeur Louis Roussel qui m'a donné l'ambition de marcher, de loin, sur ses traces"*.

Ce Cévenol de caractère, fils d'un proviseur de lycée, fût membre de l'Ecole d'Athènes, officier interprète de l'armée d'Orient pendant la grande guerre, professeur à l'Institut français d'Athènes où il vécut 12 ans, professeur de grec ancien et moderne à la Faculté des Lettres de Montpellier à partir de 1924.

Critique littéraire mondialement reconnu, dirigeant à Athènes une revue périodique qu'il avait appelée LIBRE (quel programme), il reçut pendant quinze années tout ce qui paraissait sur la Grèce.

Après sa mort, en 1971, vous avez fait don de cette bibliothèque de grec moderne (3000 volumes) à l'Université Paul Valéry pour y constituer le fonds Louis Roussel qui reçut récemment en votre présence l'hommage du Président de la République Hellénique en visite officielle à Montpellier.

Il a honoré grandement notre université, notre ville et votre famille paternelle dont les racines sont cévenoles et nîmoises.

Les habitants de Montpellier d'avant et d'après 1939 gardent le souvenir de ce brillant intellectuel, un peu atypique, très anti-conformiste, qui circulait toujours à bicyclette avec des sacoches bourrées de livres et de documents.

Malgré des épreuves douloureuses lorsque vous aviez 20 ans, vous avez été heureuse en votre enfance et votre adolescence passées à Montpellier entre lui et votre mère en cette ville où elle était née et où vous êtes vous-même née dans l'immeuble situé à l'angle de la rue Marceau et du boulevard Ledru Rollin.

Je voudrais à cet instant même définir votre enfance par ces vers de Gérard de Nerval, l'un de vos auteurs préférés même si par la suite vous êtes devenue la spécialiste de Gérard de Nerval prosateur :

*Qu'ils étaient doux ces jours de mon enfance
Où toujours gai, sans soucis, sans chagrin,
Je coulai ma douce existence,
Sans songer au lendemain.
Que me servait que tant de connaissances
A mon esprit vinssent donner l'essor,
On n'a pas besoin des sciences,
Lorsque l'on vit dans l'âge d'or !
Mon cœur encore tendre et novice,
Ne connaissait pas la noirceur,
De la vie, en cueillant les fleurs,
Je n'en sentais pas les épines,
Et mes caresses enfantines
Étaient pures et sans aigreurs.*

Mais l'enfance n'a qu'un temps, l'adolescence au collège de la Merci aussi.

Sur les traces de votre père, vous voici après le baccalauréat philo-lettres passé (1^{re} et 2^e partie avec mention Bien), étudiante à la Faculté des Lettres de Montpellier depuis la licence jusqu'à l'agrégation des Lettres classiques en 1954. Professeur de Lettres au lycée de Nîmes en 1954 puis au lycée Clémenceau à Montpellier de 1955 à 1963, vous êtes nommée assistante de littérature française à l'université Paul Valéry en 1963 puis maître de conférence après une thèse de 3^e cycle, travail monumental de près de 300 pages sur "*La dernière nuit de Don Juan*" œuvre posthume d'Edmond Rostand, auteur avant sa mort survenue en 1918 de *Cyrano de Bergerac* et de *Chanteclerc* qui avaient enchanté votre jeunesse et la nôtre.

Je me suis longtemps demandé pourquoi vous, spécialiste de la littérature romantique du XIX^e siècle et plus particulièrement de Gérard de Nerval, d'Alfred de Musset, de Châteaubriand et de Victor Hugo..., vous aviez choisi ce sujet de thèse dont le titre est provocateur.

A priori, cela ne vous ressemblait pas ou du moins cela ne ressemble pas à l'académicienne que nous fêtons aujourd'hui et que l'on croit connaître !

Je me suis penché en étudiant studieux sur cette "somme" digne, si ce n'était le sujet, de St Thomas d'Aquin, l'un de vos maîtres lointains.

J'en ai cherché longtemps la clef, soucieux que j'étais de vous découvrir dans la masse des remarques, des analyses, des références, des citations dont votre texte est rempli.

Certes, la 2^e dédicace – autre que celle à votre père – m'avait ouvert la voie puisqu'elle était adressée à

*"Monsieur Pierre JOURDA
Doyen honoraire de la Faculté des Lettres
qui depuis longtemps dirige mes recherches rostandiennes"*

C'est là qu'est certainement la première explication de votre travail : Pierre Jourda, notre éminent collègue académicien disparu en 1979, était un ami très proche de votre père comme l'avait été auparavant le regretté Doyen Fliche ; il était non pas votre directeur de conscience mais votre maître en littérature.

Il vous a orientée vers le sujet de cette thèse sachant que vous seriez à la hauteur mais le sujet était difficile.

Certes le thème de Don Juan est vieux de près de 4 siècles. Ce personnage légendaire est né fictivement au début du XVII^e siècle avec la comédie "El Burlador de Sevilla y Convivado de piedra" (Le trompeur de Séville et le Convié de pierre) de Tirso de Molina.

Nous le retrouvons plus tard en 1665 dans le "*Don Juan ou le Festin de pierre*" de Molière ; plus tard encore, dans un ballet en 4 actes de Goldoni représenté à Venise en 1734, dans le chef d'œuvre de Mozart "Don Giovanni" créé à Prague en 1787 puis au XIX^e siècle dans l'œuvre de Pouchkine, dans celles d'Alexandre Dumas, de Prosper Mérimée et de Lord Byron, ce Don Juan type, mais comme vous l'écrivez dans votre avant-propos "*La dernière nuit de Don Juan*" publiée en 1922 après la mort d'Edmond Rostand n'avait fait l'objet d'aucune monographie et n'occupait qu'une place modeste dans les travaux de rares exégètes.

Vous vous êtes donc attaquée résolument à la difficulté, ce qui est bien dans votre nature et tout au long des 245 premières pages, vous avez analysé, disséqué, expliqué, cité, traitant tour à tour le thème de Don Juan, l'histoire de l'œuvre, le style, la versification, l'action, le cadre, le fantasque, les personnages secondaires, le diable, le personnage de Don Juan, le type, le séducteur, le penseur, le surhomme, le pantin... le tout d'une façon neutre, objective, détaillée, chargée de preuves, de justificatifs, de citations exactes et précises. Un vrai travail d'universitaire qui a duré 4 ans.

Il faut lire attentivement les 16 pages de votre introduction mais surtout attendre la 246^e page alors que vous vous approchez de la conclusion pour que vous vous découvriez un peu.

Et là, lorsqu'on vous connaît, on comprend mieux votre ténacité car "*La dernière nuit de Don Juan*" ou la dernière œuvre d'Edmond Rostand n'est pas à la gloire de Don Juan comme on pourrait s'y attendre. Ce n'est pas le héros de l'auteur mais son anti-héros et, bien que vous ne vouliez pas vous départir de votre impartialité ni de votre objectivité de chercheur, vous vous engouffrez dans la brèche avec vos convictions bien affirmées.

"*La dernière nuit de Don Juan*" est bien le testament du poète comme l'écrivait René Doumic dans la Revue des Deux Mondes.

Dans ce livre posthume, Edmond Rostand met à mort Don Juan.

Pendant cette "dernière nuit", on voit se dérouler le procès de Don Juan devant une sorte de tribunal où paraissent comme témoins et comme juges, le diable, les ombres des femmes séduites par le Burlador et le pauvre emprunté à Molière.

Un écrasant réquisitoire est ainsi prononcé contre Don Juan qui, dépouillé peu à peu de toutes ses vanités, de tous ses prestiges, se trouve réduit à son irrémédiable médiocrité, à sa "paillardise" qu'il ressassera pendant toute son éternité.

Quand la statue du commandeur surgit devant lui, il mit sa main dans la main de pierre qui l'entraîne dans l'abîme d'où jaillissent les flammes. Tel est en effet le châtimement inédit auquel il est condamné.

Si sommaire que soit ce résumé, il montre pourtant que *"La dernière nuit de Don Juan"* est sinon une de ces lourdes machines dites "pièces à thèse" du moins un "poème d'idées" dont l'intention est évidente : au rebours de bien des écrivains de son temps ou des générations précédentes, Rostand veut "démasquer" Don Juan ou selon le mot à la mode le démystifier.

Cette volonté de faire tomber Don Juan du piédestal où les romantiques l'avait placé est si essentielle que Rostand résiste à la tentation du développer les thèses qui seraient étrangères à son propos et risqueraient d'affaiblir son réquisitoire.

C'est à Don Juan qu'il en a, au faux héros dont il veut ruiner la réputation usurpée.

Mais revenons un instant aux 30 dernières pages de votre thèse.

Ce n'est plus Edmond Rostand, auteur du terrible réquisitoire contre Don Juan qui parle mais vous et tout d'abord : *"Si l'on considère la morale dont Rostand se fait ici le défenseur, on lui trouve sans peine un fondement chrétien"*

et plus loin :

"son libertinage ne viole pas seulement un article du Décalogue, une loi positive qu'on pourrait considérer comme un "tabou" arbitraire ; il contrevient aussi et surtout à une loi naturelle, à un certain ordre du monde. Il a "bafoué l'amour" en substituant à la passion unique d'un Tristan ou d'un Roméo ses mille caprices sans lendemain, en dépouillant ce qu'il continue à appeler "amour" de tout élément sentimental et, a fortiori, spirituel, pour le réduire au contact de deux épidermes."

et plus loin encore citant Bergson après notre compatriote montpelliérain le philosophe Ferdinand Alquié :

"La femme aide l'homme à progresser en le faisant souffrir, comme l'homme aide la femme, ou l'oblige, à se découvrir une âme : c'est dire qu'on ne devient pas meilleur tout seul, mais que chacun de nous a besoin, au moins, d'un autre. Que le progrès de l'individu – que Rostand se garde de diluer dans un "Progrès" collectif et anonyme – dépende pourtant, en partie, d'un effort commun, le poète, s'il ne l'a découvert tout seul, a pu l'apprendre d'un de ses philosophes familiers, de Bergson, qui écrit dans "l'Evolution créatrice" : Tous les vivants se tiennent, et tous cèdent à la même formidable pensée... L'humanité entière, dans l'espace et dans le temps, est une immense armée qui galope à côté de chacun de nous, en avant et en arrière de nous, dans une charge entraînant capable de culbuter toutes les résistances et de franchir bien des obstacles, même peut-être la mort".

Tout homme, écrivez-vous, est un maillon de la chaîne sans fin dont il doit assurer la continuité : quasi cursors... ; son inertie et sa stérilité la rompent, et le salaire de ce péché réside dans le sentiment de la solitude et d'une mort dont rien ne vient adoucir l'amertume. Dans cette minute de vérité où Don Juan, au terme d'une vie mal remplie, découvre tout à coup le sens qu'elle aurait dû avoir, il apprend la valeur irremplaçable de l'acte créateur, quel qu'il soit, comme antidote à la tristesse de la vie et à la corruption de la mort ;

"... Au moment qu'on meurt il faut avoir créé".

Heureux ceux qui peuvent, au moment suprême, dire : "Exegi monumentum aere perennius".

Cette citation latine tirée d'Horace mais transformée par vous en "béatitude" vous définit toute entière.

Oui, vous avez souligné l'acharnement dont Edmond Rostand a fait preuve dans l'entreprise de "démystification de son personnage".

Vous en déduisez naturellement que "La dernière nuit de Don Juan" est bien le testament du poète.

Quelle œuvre ! Quel travail ! Quel monument !

Il a recueilli de votre jury de thèse présidé par le Doyen Laubriet la mention très honorable avec félicitations du jury.

Vous avez eu l'honnêteté intellectuelle de dire à la page des dédicaces que l'illustre biologiste, Monsieur Jean Rostand, de l'Académie Française, fils cadet d'Edmond Rostand, vous avait accueillie chez lui et informée avec la plus grande bienveillance.

Bien des fées se sont penchées sur votre berceau, je voudrais dire sur votre berceau universitaire.

Mais je me dois vis à vis des membres de notre illustre académie de présenter les autres facettes de votre attachante personnalité.

Il n'y a pas eu dans votre vie seulement Don Juan et Edmond Rostand, Gérard de Nerval et Alfred de Musset, Châteaubriand et Victor Hugo.

Il y a eu d'autres passions, d'autres réalisations.

Le temps me manque hélas !

Je passe rapidement sur vos activités associatives diverses, au Syndicat National des Lycées, au SPES, Secours Populaire sur l'Entraide et la Solidarité, fondée en 1961 par Jean Lahargue avec le Professeur Bert et François Doumenge pour venir en aide aux prisonniers politiques et notamment à ceux ayant combattu pour l'Algérie Française, à l'Association de Défense de la Langue Française dont Messieurs de Vichet et Gaston Vidal furent membres et dont vous avez été la Présidente pour le département de l'Hérault, pour retenir votre action ininterrompue de 1969 à ce jour au service de l'Association Internationale UNA VOCE dont l'objet était et est toujours "la sauvegarde et le développement de la liturgie latine, du chant grégorien et de l'art sacré dans le sein de l'église catholique romaine" alors présidée en France par un grand organiste, le duc de Vallombrosa et plus tard par un autre grand musicologue Louis Sauguet.

Déléguée régionale depuis 1969, vous organisez en pleins remous post-conciliaire, un congrès national à Montpellier, placé sous la présidence de notre ami le peintre et écrivain Jean Hugo domicilié en son domaine familial du Mas de Fourques à Lunel si plein de souvenirs hugoliens, Jean Hugo dont la vie extraordinaire mériterait une grande conférence.

Vous faites célébrer une messe en grégorien en la chapelle du Collège Saint François, vous vous dépensez sans compter, recrutant 400 adhérents, rédigeant une lettre mensuelle puis bimestrielle, organisant des conférences, celles de l'abbé

Maugendre, du chanoine Roussel, curé de Port-Marly, d'Yvan Christ, du Père Bruckberger, de l'Amiral Auphan, des expositions à la Salle du Théâtre et à celle de la Bibliothèque municipale, notamment sur les œuvres de Louis Bertrand dont ses héritiers firent don à notre Bibliothèque municipale. Notre distinguée confrère, Mademoiselle Françoise Mourgue-Molines alors conservateur en chef de la bibliothèque municipale fût le témoin privilégié de ce don important.

Par amour de la liturgie traditionnelle et du latin, langue universelle de l'Eglise catholique, langue qui doit tant au grec ancien de votre père, vous investissez si l'on peut dire la paroisse Saint Roch en plein cœur de ville, vous vous occupez du catéchisme et de la chorale, vous mettez votre temps et votre énergie au service de l'Eglise et lorsque le Chanoine Pennavaire, personnalité montpelliéraine de premier plan, que nous avons tous connu et aimé en sa qualité de curé et aussi d'aumônier militaire, est contraint par son grand âge et la maladie de prendre sa retraite, vous l'accueillez filialement en votre maison de la Rousselière ainsi nommée en souvenir de votre père et de votre grand-père et vous le soignez comme une garde-malade et comme une infirmière avec un rare dévouement jusqu'à sa mort à l'âge de 96 ans en l'an 2000.

Aujourd'hui encore, votre lettre d'information détaillée parfois corrosive, est adressée mois après mois aux adhérents d'Una Voce et à vos amis, maintenant votre amour du latin, langue de l'Eglise Universelle et réaffirmant votre attachement indéfectible à l'Eglise de Pierre, cette église dont Maurras disait qu'elle était "*la seule internationale qui tienne*".

Ceux d'entre nous qui ont un peu voyagé dans le monde avant et après la généralisation des messes en langue vernaculaire, n'ont pu qu'être frappés par la différence suivante :

Avant, on pouvait entendre partout la même messe à Rome, Amsterdam, à Oslo, aux Etats Unis, en Amérique du Sud, en Afrique, dans le même latin qui était la langue de tous les catholiques. On chantait partout d'une seule voix le même credo.

Après, il a fallu non pas suivre la messe pas à pas comme on le faisait mais la deviner quand on n'avait pas la chance de parler une autre langue que celle de son enfance ou de son pays.

D'où le combat d'Una Voce ou du moins un des aspects de son combat.

La page universitaire a été tournée après votre retraite de professeur prise en mars 1993 après 37 ans et demi d'enseignement sans répit, même au moment des grandes grèves de l'Education Nationale que vous refusiez de suivre avec votre collègue le distingué professeur Martel, malgré des pressions internes et externes, considérables notamment en mai 1968.

La page de militante d'Una Voce ne sera jamais tournée pour vous ; elle est écrite en grégorien devant DIEU.

C'est votre "Echelle de Jacob" pour reprendre le titre du livre d'un de vos auteurs préférés Gustave Thibon.

Mais suivant les conseils de ce dernier faisons un "Retour au Réel".

Je me dois en effet de venir à la page de votre vie qui vous a valu en grande partie d'être ici et de siéger au XIII^e fauteuil de cette Académie.

Vous ne connaissiez pas ou peu François Delmas mais il vous connaissait comme il connaissait vos travaux, vos convictions, votre action à Una Voce, association dont il était membre d'honneur. François Doumenge, son ami géographe, fondateur avec lui du Parc Zoologique Lunaret, lui avait parlé de vous. C'est alors que se représentant à la Mairie de Montpellier en 1971, il vous proposa à votre grand étonnement de faire partie de sa nouvelle équipe du conseil municipal pour vous occuper de son enfant chéri le Secteur Sauvegarde car il lui fallait, pardonnez-moi, un "homme sûr" dans lequel il aurait une absolue confiance.

C'est ainsi que de 1971 à 1977 vous êtes devenue sa déléguée au Secteur Sauvegardé créé à Montpellier à sa demande par décret du 11 août 1967 et dont Monsieur Marc Saltet, architecte en chef des Bâtiments Civils et Palais Nationaux, recevait la responsabilité comme l'a rappelé excellemment Monsieur Jean-Pierre Dufoix alors Président de notre Académie après la mort de François Delmas en mars 2002.

Lors de l'Année Européenne du Patrimoine Architectural, vous avez organisé sur les instructions de François Delmas une exposition présentée au public, Place Pétrarque, pendant tout l'été de 1974 : "Montpellier et ses trésors d'architecture" et vous avez publié sous votre signature aux lieu et place du maire mais en symbiose avec lui deux plaquettes sur le bilan et les perspectives du Secteur Sauvegarde.

Missi dominici du maire, vous l'avez représenté au Congrès des villes historiques à Split en 1971 et à Bruges en 1975.

Vous y avez pris brillamment la parole en son nom.

Par ailleurs, vous faisiez partie de sa délégation municipale à Heidelberg en 1973, à Barcelone en 1976.

En son nom, vous recevez ICOMOS, l'International Council of Museums, à Montpellier en 1976 y compris à l'Hôtel de Lunas à Montpellier en l'absence de Pierre Sabatier qui vous avait donné pleins pouvoirs.

Il vous confie aussi la commission du nom des rues : près de la nouvelle faculté des Lettres, une rue deviendra – nul ne s'en étonnera – Allée Edmond Rostand.

Avec lui, vous participez à la création des trois grands parkings et à celle des espaces verts du centre ville. Vous rénovez admirablement l'immeuble ancien qui abrite le Foyer des jeunes filles.

C'est dire la confiance totale que François Delmas, qui savait déléguer avec finesse, intelligence et doigté et était la courtoisie personnifiée, avait en vous.

On trouve partout dans ce cœur de Montpellier, dans ce centre historique comme on dit aujourd'hui, trace de votre passage rue de l'Ancien Courrier, rue Montpellicret, rue Jacques Cœur, rue Fabre, Place Chabaneau, rue Plan du Palais, Place Saint Côme, rue Montgolfier, Place Pétrarque, Place de la Canourgue, Place Notre Dame des Tables, rue Rebuffy où vous avez fait ériger une croix de fer forgé dessinée par Marc Saltet, montée sur un mémorable fût de pierre recueilli dans la

campagne montpelliéraine, à l'emplacement de l'ancienne église Saint Firmin sur lequel a été bâti au XVIII^e siècle l'hôtel de Plantavit devenu ensuite l'hôtel de Villaret.

De ma chambre, je me recueillais tous les jours devant cette croix avant qu'elle ne soit malheureusement déplacée et accolée au mur de l'immeuble.

Il me faut conclure même si je demande au temps de suspendre son vol tellement il y aurait à dire sur vous, votre attachante et riche personnalité, sur vos travaux, vos convictions, vos idées, votre action.

En guise de conclusion, je voudrais que ma péroration rejoigne mon exorde et ramasser mon discours (si l'on peut dire), pour qu'il ait une unité sinon de temps et de lieu du moins de sujet et dans un même hommage rendu ce jour à la fois à François Delmas *"ce bâtisseur du Montpellier moderne"* et à vous-même unis dans le même esprit, le même combat, la même ferveur, je citerai l'un de vos textes dont il fût l'inspirateur et dont il aurait pu être l'auteur, écrit en l'année européenne du Patrimoine Architectural pour la présentation de l'exposition *"Montpellier et ses trésors d'architecture"* :

"Il est bon qu'une cité grandisse, il est nécessaire que ses habitants trouvent du travail, mais il faut aussi qu'il y fasse bon vivre, et l'homme vit mal quand il est privé de tout passé. Dans la montée vertigineuse du progrès technique, nos contemporains éprouvent le besoin instinctif d'un certain retour vers l'héritage ancien, qu'ils souhaitent retrouver le plus vivant possible. C'est dire que notre amour du passé est résolument tourné vers l'avenir ; qu'est-ce, d'ailleurs, que le plan permanent de sauvegarde, sinon, pour prendre un mot à la mode, une vue prospective du centre historique de Montpellier ? – Nos vieilles pierres ont vécu, elles continuent à vivre, et nous devons tout mettre en œuvre pour les rajeunir, pour les réanimer, pour les faire rentrer dans la vie active de notre ville. Elles seront ainsi pour nous, en face du monde moderne, un facteur d'équilibre et de beauté, propre à jouer un rôle essentiel dans cette "qualité de la vie" dont on parle tant aujourd'hui et dont Montpellier, qui n'en est pas peu fier, vient de recevoir le prix.

signé Madeleine Roussel - juillet 1974

Déléguee du Maire de Montpellier, François Delmas, au Secteur Sauvegarde
et aujourd'hui son successeur au XIII^e fauteuil
de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier."

Allocution de clôture du président Jean HILAIRE

Dans le livre qui vient de sortir sur l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, les auteurs - nos confrères Hubert Bonnet et André Thévenet - indiquent que le cérémonial de réception à l'Académie, sous sa forme actuelle, s'achève par une allocution du président consistant en remerciements aux deux orateurs et en une digression (si besoin est) sur des sujets d'intérêt général. Remercier longuement Mlle Roussel et le Bâtonnier Bédel de Buzareingues pour vanter, même en termes choisis, la qualité de leurs discours serait assez vain et on ne saurait mieux dire qu'ils ne l'ont fait. En revanche s'il convient de les remercier c'est bien d'avoir honoré comme ils l'ont fait ce devoir d'éloge auquel sont tenus les membres de l'Académie.

Ce ne sera pas de ma part faire une digression superfétatoire bien au contraire que d'insister sur l'éloge que doit prononcer le récipiendaire. Paul-Emile Littré qui reste encore, et pour longtemps je l'espère, la meilleure référence dans une institution comme la nôtre donne cette définition du terme éloge : « discours public fait à l'honneur de quelqu'un après sa mort, éloge funèbre »; il ajoute : « discours académique fait dans les mêmes circonstances ». Ainsi l'éloge académique que vous avez prononcé, Mademoiselle, au milieu de vos confrères relève-t-il non seulement d'une longue tradition mais plus encore d'une grande et noble tradition. Faire revivre un membre disparu de l'Académie est bien plus qu'honorer une mémoire, c'est faire revivre ne serait-ce que quelques instants un être humain et une œuvre. C'est un exercice difficile certes où l'on avance avec la crainte d'être incompris sinon vraiment de trahir. Mais c'est aussi un exercice combien poignant et exaltant. C'est une tâche émouvante que de rappeler celui ou celle que l'on a bien connu et de faire partager ses souvenirs à l'auditoire; mais cela ne l'est pas moins de découvrir et de restituer pour ainsi dire l'être, sinon les traits, de quelqu'un que l'on n'avait jamais rencontré et dont on ignorait tout.

C'est l'honneur de notre Compagnie de ne pas laisser périr la mémoire de ses membres et cette tradition a cette vertu supplémentaire, par cet éloge nourri de faits vérifiés, éloge structuré, réfléchi, de laisser une trace écrite d'une vie et d'un esprit; c'est contribuer, en apportant des matériaux parfois inédits, à maintenir cette chaîne humaine qui fait vivre l'Académie. Ceux qui se sont chargés d'établir les notices biographiques des académiciens de 1846 à nos jours savent combien ce travail est difficile et combien les discours de réception peuvent constituer une source précieuse. Nos nouveaux confrères doivent être convaincus de la beauté et de l'intérêt de cette tradition. C'est pourquoi je vous remercie Mademoiselle, en toute confraternité, d'avoir prononcé aujourd'hui cet éloge.

En qualité de Président de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier j'invite solennellement Mademoiselle Madeleine Roussel à prendre place parmi nous où elle occupera le treizième fauteuil de la Section des Lettres.